

# Ce que j'en pense... Des pieds à la tête...

## Petite métapsychologie du football

Par Guy Maruani

Dans Psychothérapies 2008/2 (Vol. 28), pages 135 à 139

Le football est la seule guerre où il y a des vainqueurs. Du moins lorsqu'il n'y a pas de morts, ce qui demeure heureusement la règle malgré quelques cruelles exceptions depuis que le ballon rond existe.

*Questo globo, entro informe e bel di fuore, E del mondo il model voto al contento*

« Ce globe, à l'intérieur informe et à l'extérieur si beau, Est... », affirmait déjà le brutal calcio, lointain ancêtre à la Renaissance de notre football à onze joueurs dans chaque équipe. Et de fait, on peut commencer par gloser sur ces rotondités, sur la grossière analogie entre le ballon, la planète, la tête humaine. Car c'est bien de guerre symbolique qu'il s'agit. Chacune des deux meutes essaie de s'appropriier pour un temps le terrain de l'adversaire, le combat n'est pas un corps-à-corps, mais un simulacre de chasse dont le ballon est la proie. Le premier trait de génie du football est celui-là ; il réalise l'équilibre entre la meute de guerriers et la meute de chasseurs (Canetti, 1960). Le deuxième est justement l'aspect spéculaire de l'affrontement. Les deux équipes sont symétriques, le paradoxe de l'*avec/contre* y fonctionne pleinement, on s'oppose à armes égales, donc on se reconnaît.

Autre point *capital* : le football est le seul sport où il est licite et même encouragé de se servir de son crâne, de sa tête, comme d'un organe de contrôle et de frappe. Merveilleux retour du refoulé. Au lieu de décapiter un ennemi et de shooter dans sa tête, on utilise sa propre tête pour diriger le ballon hors de portée de l'adversaire. Quel plus euphorisant triomphe sur la pesanteur que de sauter et de catapulter la sphère remplie de rien en sens inverse de l'attraction terrestre ?

Ces éléments sont déterminés une fois pour toutes, et d'ailleurs on peut se demander à quoi pouvaient bien jouer les enfants et les hommes avant l'invention du football ? Pour ma part, j'ai vu des gosses s'activer autour d'un ballon aussi bien sur une langue de sable le long du Nil, dans un décor pour le reste inchangé depuis trente siècles, qu'au pied des grands ensembles bétonnés de Hong Kong. Cependant, à mon avis, une coupure que je n'hésite pas à qualifier pompeusement d'épistémologique s'est produite dans le football depuis la généralisation de la télévision. Avant la télé, le foot est un jeu et un sport – soit une dimension du politique. Depuis la télé, le foot est un spectacle et une industrie – soit un secteur du *show-business*.

Ma première publication en tant que psychanalyste (en *herbe*) date de 1963. J'avais 18 ans et j'ai adressé à *Miroir du Football* un article dans lequel je prétendais démontrer que le ressort du football n'était pas une passion collective, mais la satisfaction pulsionnelle individuelle. Marquer un but, c'est un harmonique sexuel, c'est une pénétration du territoire interdit, le mystère féminin ou le corps de la mère, au choix. Je citais à l'appui de mon exercice freudien l'expression qui veut que l'absence de buts laisse le score *vierge*. J'aurais pu développer la

comparaison avec la psychologie des habitants des îles qui, selon Ernest Jones (1923), projettent sur l'image de l'île l'imaginaire maternelle idéalisée et considèrent les étrangers qui débarquent comme des envahisseurs qui violent le corps sacré de la mère. Si l'on poursuit sur cette voie, les dix joueurs de champ (dix, comme les doigts des deux mains) sont la horde des frères qui visent à atteindre le statut du chef, du père, en ramenant le gibier, voire l'animal-totem, le ballon, tandis que le gardien de but, le *goal keeper*, est le prêtre attaché au temple de la mère, le seul qui peut s'affranchir du tabou et prendre le ballon dans ses mains. D'où l'explication du surprenant chiffre onze.

un magnifique mensuel lié à *Miroir Sprint* et au groupe de presse communiste de *l'Humanité*. Ce fut autour des années soixante le premier journal à s'affranchir du discours crétinisé ambiant sur le football qui se limite à encenser ou vilipender les joueurs au titre de leur performance personnelle. Au lieu de cela, *Miroir du Football* abordait très sérieusement les aspects tactiques et sociaux. L'hégémonie du Real Madrid était ainsi justifiée non par sa pléiade de joueurs d'exception, mais par son application offensive à base de une-deux et d'alternance de jeu court et de jeu long. *Miroir du Football* adorait le Stade de Reims et son jeu léché à la française et tentait d'ériger Kopa en héros de la classe ouvrière. L'inspiration marxiste du journal se traduisait toutefois dans la subtile approche qu'il avait de l'évolution des équipes et des tactiques, approche qui était véritablement celle du matérialisme historique dans sa filiation dialectique hégélienne [3][3] « Toutes les théories qui apparaissent doivent être mises en... Pour eux. le sens de l'Histoire pointait vers l'offensive : le 4-2-4 brésilien, l'appui sur le hors-jeu d'Anderlecht, le football total d'Ajax et de la Hollande de Cruyff étaient des avancées révolutionnaires prolétariennes dans la lutte perpétuelle contre les réactionnaires petit-bourgeois prônant le jeu dur, la défense à outrance, le béton/ contre-attaque. Ce recours cynique au *catenaccio* pour produire des victoires à tout prix était dénoncé comme un instrument au service du capitalisme qui installait ainsi le football en opium du peuple. J'acquiesçais.

En revanche, Pierre Lameignère, journaliste, philosophe et footballeur professionnel du C.A.P. en deuxième division, réfutait mon hypothèse psychanalytique, arguant que le football ne dérivait pas de la satisfaction pulsionnelle inconsciente qu'il procurait, mais de l'instinct du jeu, déjà présent chez l'animal. La société industrielle anglaise de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle avait canalisé cet instinct en réponse aux exigences et aux frustrations de la classe ouvrière naissante : pour compenser la station assise et le travail intensif des bras dans les usines, l'Angleterre avait transfiguré le football (à l'origine divertissement de jeunes privilégiés) en sport populaire.

Certes, sport et production industrielle sont nés en même temps et dans les mêmes lieux, mais comment rendre compte de l'extension universelle du football, y compris en milieu agricole ou sous-prolétaire ? Sa proposition de l'hypertrophie des bras était grotesque, en revanche, en bon marxiste, il aurait dû retenir que « la production ne crée pas tant un objet pour le sujet qu'un sujet pour l'objet ». L'apparition du sport est exactement contemporaine de celle de la société industrielle parce que le sport est une superstructure et une idéologie ; à cet égard le football est irremplaçable parce qu'il constitue le reflet (et *ipso facto* l'agent) de l'alliance nécessaire entre le talent individuel et l'esprit collectif, parce qu'il exemplifie la magie de l'inspiration et la nécessité de l'organisation et parce que la glorieuse incertitude du résultat fournit une métaphore de la prétendue fluidité sociale qui protège du désespoir de l'exploitation.

A quoi il fallait ajouter une catégorie critique indiscutable, celle du tempérament national telle qu'on l'a observée dans la période entre, disons, 1954 et 1982, soit tant que le football sur le terrain et le football à la télévision étaient homothétiques, c'est-à-dire tant que la télévision montrait une image incomplète et approximative du match. Période qui correspond *grosso modo* à une domination mondiale par deux équipes, le Brésil et l'Allemagne de l'Ouest. Le Brésil où le football des rues remplace l'école, où la joie de vivre est l'antidote à la misère. L'Allemagne dont l'équipe est (contrairement à celle d'avant la Deuxième Guerre mondiale) formée de *kampfers*, de combattants disciplinés qui systématiquement jouent pour l'équipe et ne se permettent aucune fantaisie personnelle. Malheureusement, c'est cette équipe, héritière du nazisme dans son esprit et dans son encadrement, avec la complicité de la F.I.F.A., qui restituera son orgueil à la Germanie, mais aussi qui à deux reprises, 1954 et 1974, rappellera au monde entier que le football est avant tout un jeu collectif et que le génie et l'esthétisme ne suffisent pas. La France perdra la fameuse demi-finale de 1982 parce que son équipe, pourtant formée de fils d'immigrés venus de toutes parts, se comportera comme les chevaliers français à Azincourt, témoignant de la réalité d'une identité nationale avec ses composantes de tradition et de style. Défaite de Séville dont la blessure est ineffaçable pour tous ceux qui l'ont partagée par petit écran interposé...

En effet, dès lors les progrès dans la retransmission des matches ont changé la donne : couleur, caméras multiples, angles différents, répétition immédiate des actions significatives, etc. Avouons-le sans honte, on voit beaucoup mieux un match à la télé qu'au stade, tant dans les détails des gestes que dans les mouvements des lignes. A vrai dire, on voit même beaucoup mieux qu'un joueur sur le terrain, on saisit la globalité de la partie en trois dimensions et non un bout à plat. Au point que lorsqu'on joue au football aujourd'hui, on sait implicitement que la mentalisation ici et maintenant qu'on en a n'est qu'une ébauche de ce qu'en serait une véritable représentation, réservée à l'élite, qui nécessiterait cinq caméras et un *replay*.

Alors pourquoi va-t-on encore au stade ? On y va non plus pour regarder du football, mais pour vivre du football – c'est-à-dire célébrer un rituel. Un rituel d'appartenance, un rituel d'inclusion. Il s'agit moins du plaisir esthétique de la gestuelle, comme à un spectacle de ballet, que de l'émotion du « faire corps » avec son équipe, en d'autres termes fusionner avec la masse des spectateurs sous le prétexte de soutenir la meute qui porte les couleurs qu'on a choisies. D'ailleurs la *ola*, cette onde qui semble parcourir les spectateurs et les arrache à leur position passive, a été inventée au Mexique en 1986, lorsque la télévision a définitivement découplé souci du beau jeu et souci de participation affective. S'il ne s'agit plus que le meilleur gagne mais que j'éprouve le frisson de la foule, alors il faut des chefs, il faut des sacrifices, il faut des gladiateurs, il faut des fauves. Ajoutons que les supporters les plus extrêmes, les ultras, tournent souvent le dos au match tandis qu'ils chantent et s'agitent. En réalité le football ne les intéresse pas, ce qu'ils recherchent c'est l'occasion de faire masse. Je cite un hooligan : « *On a l'impression d'être des conquérants qui débarquent d'une autre planète... on n'est pas violent de nature, c'est le cadre, les cris des autres, l'émotion qui vous met dans tous ces états... C'est la sensation la plus forte que j'aie jamais éprouvée* » [4][4] La Gazette du Maroc, n° 548, 27 octobre 2007.. D'aucuns n'ont pas manqué d'y voir une dépendance à l'adrénaline et un analogue de la toxicomanie, Daniel Sibony par exemple ; selon lui, « certains doivent combler immédiatement le manque d'eux-mêmes dans l'événement pur de l'acte, dans l'autoréférence du produit [dont] le football, trou de paroles que se passent les joueurs » [5][5] A quoi je rétorquai : « Ayant pratiqué le foot pendant.... Approche de l'individu et non pas du sujet, donc.

Même impasse épistémologique, celle du paradigme de l'individu responsable, chez des auteurs comme Isabelle Stengers et Olivier Rallet (1991) à qui j'opposai l'argument du football à l'appui de ma conception psychanalytique selon laquelle *il n'y a d'individu qu'aliéné* [6][6] « Je m'explique, en recourant à l'exemple qui vous est cher,... Pour faire bref, disons que l'individu est aliéné dans le social tandis que le sujet est aliéné dans le langage.

On m'objectera, bien sûr, qu'alors que les autres identités se délitent dans l'absence de valeurs, dans *l'anything goes* du politiquement correct post-moderne, il est légitime de se trouver une identité, fût-elle aussi suicidaire que celle de terroriste ou aussi bête et réductrice que celle de supporter des verts ou des bleus (qui sont noirs...). Oui, mais l'identité de supporter mène rapidement à la haine des autres clubs et singulièrement de leurs seuls éléments permanents, à savoir les supporters adverses, puisque les joueurs, les entraîneurs et même les présidents sont devenus interchangeables, pris par la loi du marché. Comme le rappelait Régis Debray : « Roméo aime Juliette mais *les Capulet* haïssent *les Montaigu* » (Debray, 1993). Il fut un temps où ces identités étaient polysémiques et ouvertes : ainsi à Munich le Bayern, maillot rouge, était avant 1939 le club de la gauche, fondé par des Juifs, tandis que *1860*, maillot bleu, était le club de l'extrême-droite. Aujourd'hui ces clubs arborent des marques de voiture ou de bière, leurs supporters se haïssent sans savoir pourquoi. Dans ces conditions, que reste-t-il de l'aphorisme de Freud, noyau de *Psychologie collective et analyse du moi* (1921) : « Une foule primaire se présente comme une union d'individus ayant tous remplacé leur idéal du moi par le même objet, ce qui a eu pour conséquence l'identification de leur propre moi » ? Il est vrai que Freud a ensuite réduit cette identification uniforme à la culture de l'instinct de mort (Zafiroopoulos, 1993). Ce qui me semble quelque peu condescendant pour les êtres humains qui forment une foule et qui au fond ne sont pas différents de vous et moi (mais Freud ne jouait pas au foot). En ce qui me concerne je dirais plutôt que la religion du football avec ses foules chamarrées et versatiles est également, stupidement, noblement, comme les autres religions, une tentative pour oublier la mort : ce n'est pas l'instinct de mort qui est à l'œuvre mais la culture, qui d'instinct sait la mort.

Si le football a largement contribué à la mondialisation dont il est à la fois un levier et une cible [7][7] A preuve la sombre histoire de matches obscurs de deuxième..., il lui manque de conquérir les Etats-Unis. Il s'y emploie par le biais du football féminin dans ce pays chantre du féminisme et de l'unisexe, officiellement du moins. Un de ses concurrents majeurs, le soi-disant football américain, a l'avantage insigne de familiariser les spectateurs avec la dictature des chiffres et l'éruption instantanée de la violence qui sont caractéristiques de la vie américaine. Le football universel, quant à lui, met en scène la *nemesis* versus la volonté au motif que rien n'est jamais joué d'avance. *Nemesis* est la déesse du football car elle est la déesse de la justice cachée qui survient sous couvert du hasard [8][8] Lorsque Manchester United marque deux buts pendant la dernière.... Est-ce que cela suffira ? Est-ce que c'est souhaitable ? Voilà par un drôle de détour une actualité de Freud inattendue...

*Ce texte a fait l'objet d'une présentation orale au Colloque Cambridge – Stanford « The future of Sports and Sports History », Stanford University, 10-12 avril 2008.*

#### Notes

- [2] « Ce globe, à l'intérieur informe et à l'extérieur si beau, Est le modèle de notre monde, voué au plaisir. »

- [3] « Toutes les théories qui apparaissent doivent être mises en relation avec les prises de position pratiques, avec les couches sociales auxquelles elles correspondent » (Horkheimer, 1937).
- [4] *La Gazette du Maroc*, n° 548, 27 octobre 2007.
- [5] A quoi je rétorquai : « Ayant pratiqué le foot pendant vingt-cinq ans, je conviens volontiers que parfois on n'a rien à dire après le match à des coéquipiers avec qui on se comprend merveilleusement sur le terrain... Cela prouve simplement que les règles du football instaurent une trame symbolique qui n'est pas réductible au langage. Le sujet s'y déploie, parce que là comme ailleurs il est animé par l'aliénation fondatrice, la transcendance du lien social qui permet la dialectique entre l'individuel et le collectif, le dribble et la passe » (Maruani, 1989). Ajoutons que si l'Inconscient est le chaînon manquant entre le corps et l'esprit, le processus primaire qui le régit mobilise aussi bien des affects, des percepts corporels, des représentations de choses que des représentations de mots. On ne joue pas au football avec des mots mais avec des pensées corporelles cénesthésiques et des représentations spatiales qui sont manipulées par le cerveau droit à l'insu du sujet parlant.
- [6] « Je m'explique, en recourant à l'exemple qui vous est cher, celui de la Hollande. Si un petit pays comme les Pays-Bas avec une population limitée a par deux fois en vingt ans produit les meilleures équipes de football du monde ou peu s'en faut, c'est parce que par deux fois la Hollande a inventé les systèmes tactiques à la pointe de l'évolution du football de leur temps, illustrant la dialectique classique de l'épée et du bouclier. Dans l'équipe de 1974, chaque joueur attaquait et/ou défendait selon le moment, la montée en masse des arrières assurant, grâce à la sécurité de la ligne imaginaire du hors-jeu, la supériorité numérique offensive, et c'est dans ce cadre qu'un joueur d'exception comme Johan Cruyff a émergé et s'est exprimé ; ce n'est pas Cruyff qui a créé le système, c'est le système qui a permis Cruyff. De même en 1988, Gullit, van Basten et Rijkaard ont bénéficié d'une évolution tactique où le football se rapproche du handball et demande une stature permettant les tirs de loin, le jeu de tête et une adresse de jongleur pour vaincre des défenses qui anticipent et relancent.  
Autrement dit, devenir drogué n'est pas l'effet d'un choix individuel, assumé, libre. C'est le résultat d'un système social où la valeur d'échange généralisée tue la valeur d'usage, où le mercantilisme par exemple de la publicité télévisée recourt en permanence au modèle de l'objet anaclitique comme solution du conflit et source du bonheur, où la pharmacopsychose médicale a rendu banale et inaperçue la délivrance de neuroleptiques aux enfants et de tranquillisants à leur mère pour le moindre bobo, etc.  
Bien sûr, la répression de l'individu drogué ne résout pas le problème de la toxicomanie, mais peut-être que l'idée de répression à l'échelon collectif est souhaitable pour contrebalancer quelque peu l'incitation permanente à consommer cette marchandise parfaite, puisque ne servant à rien, et par ailleurs objet d'un négoce international si juteux... » (Maruani, 1991).
- [7] A preuve la sombre histoire de matches obscurs de deuxième division belge truqués pour le bénéfice de parieurs chinois !
- [8] Lorsque Manchester United marque deux buts pendant la dernière minute du temps additionnel compensatoire appelé curieusement « arrêts de jeu » en français (*injury time* en anglais) et l'emporte sur le Bayern de Munich contre toute probabilité, il trouve la juste rétribution de sa combativité irréductible et de sa volonté d'accomplir l'impossible. De même, le recours aux tirs au but, aux coups de pied de *penalty*, en cas d'égalité suppose

une forme d'ordalie, de jugement de Dieu, à savoir que ceux qui se savent mériter la victoire iront la chercher en réussissant leur tir parce qu'ils seront sensibles à la *Nemesis* et non au Chaos, à la nature des choses et non au masque des apparences. Il s'agit bien là de la conception psychanalytique de la liberté, non pas un choix réfléchi mais la force du désir.

*Mis en ligne sur Cairn.info le 12/06/2008*

<https://doi.org/10.3917/psys.082.0135>